

Le Gaulois du Dimanche

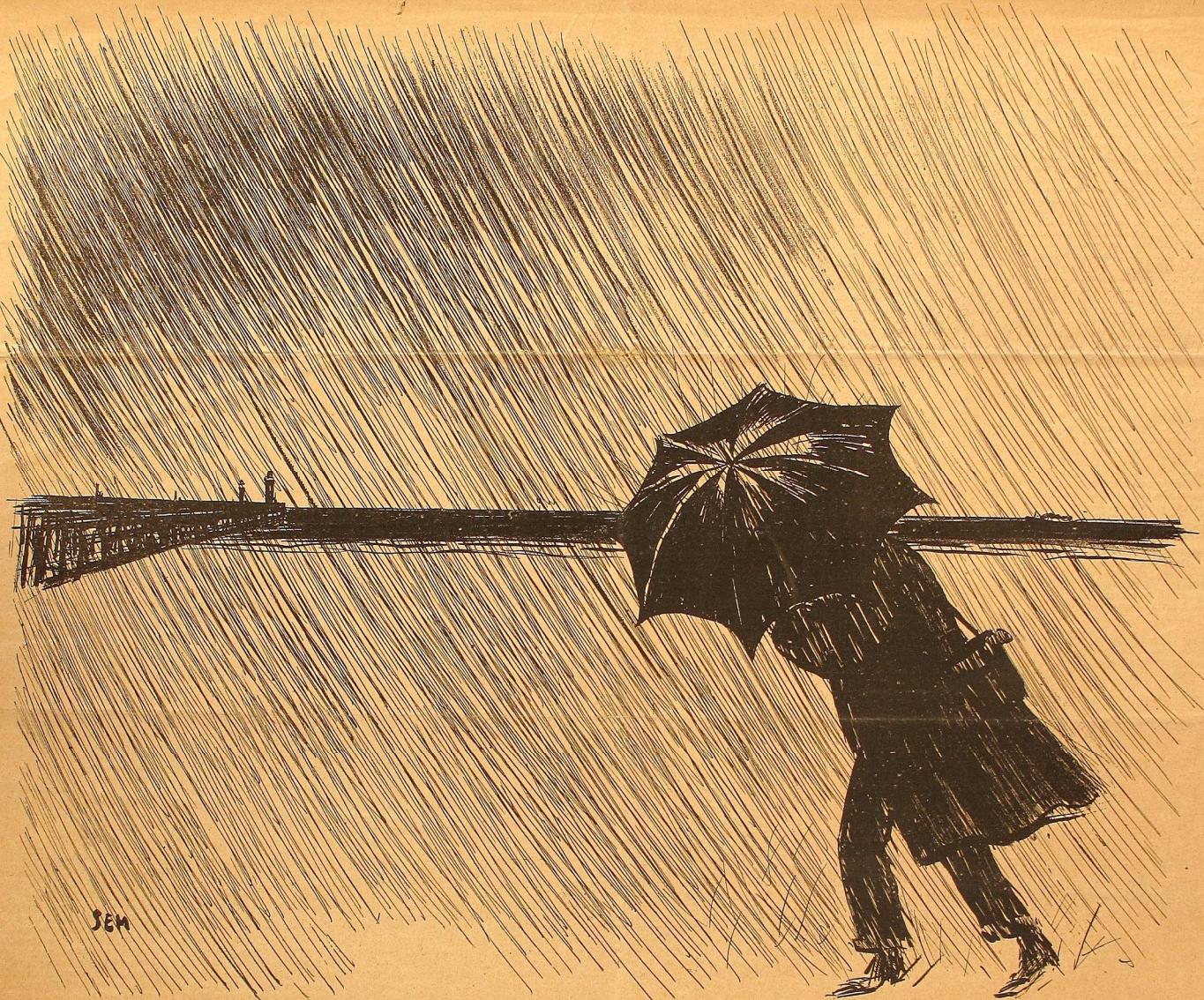
Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS (avec le numéro du Samedi)
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN..... 10 fr.
2, rue Drouot, PARIS



Prix 30c



SCHM

LA GRANDE SEMAINE A LA MER

LES AMOUREUX

LE SECRET

(CONTE INÉDIT)

Dans la chambre close, par ces journées d'automne, on écouffait ; le matin, les mouches bourdonnaient lourdement, attirées par le sucre dégarni que la commode, par la verre dérangée, par la cuiller de sucre qui tombait sur le sol de la bouteille et par l'odeur de pharmacie qui flétait dans l'air. Elles se posaient sur le brin visage, aux pommettes rouges de la maladie, tandis que celle-ci dormait, abîmée dans cette profonde torpeur, qui est le prélude de la mort : en vain, son fils chassait les mouches avec un éventail, elle revenait, et ses doigts sur la respiration halètante, court, rauque. Le soir, on ne pouvait ouvrir la fenêtre, et la flamme droite de la bougie n'était agitée par aucune brise : des bouffées de chaleur, où l'eau de menthe et le goudron distillaient une odeur aigre montaient à la tête de Pierre, le fils qui veillait sa mère. La chambre était troublé par le rôle tourbillonnant, par des accès d'une tout dure et opiniâtre.

Il veillait, le regard fixé sur le visage de sa mère, semblant vouloir graver dans son esprit cette face aimée, diminuée par la maladie, dont les traits étaient déjà devenus immobiles. Il savait que sa mère se mourait, et cependant il était obligé de se répéter à lui-même pour s'en convaincre.

Pierre était impatient, nerveux ; sa mère le grondait, puis se mettait à pleurer, et lui-même fondait en larmes. Ils allaièrent ensemble se promener ; le gamin était beau et élégant, bien habillé dans des vêtements confectionnés par les doigts maternels et elle l'accompagnait, humble et souriante. Ils causaient longuement pendant les criphtiques d'été. Tendre et complice, mais sans rien comprendre les saines les plus affectueuses et les plus humbles, léniment et tendrement, sans parler plus attentif qu'une femme. Il ne s'agissait pas, il ne tressaillait pas, obligeant son propre visage à l'indifférence : seulement, quand la mort se faisait entendre, il pâlissait légèrement et détourna la tête. Et pendant que la mère, dans ce grand silence, se déplaçait, les deux enfants échangeaient quelques mots que les vellées, il s'agissait... Quelle mère elle avait été pour lui ! L'amour maternel avait été son idée fixe, sa folie. Jamais la mère et le fils ne s'étaient quittés, depuis la naissance de celui-ci jusqu'à ces dernières journées, si monotones d'espérance. Toute sa première enfance, il avait dormi dans la même chambre que sa mère, il avait couché dans la même chambre, puis, dans la pièce voisine, la porte ouverte. Elle l'avait sauvé de toutes les terribles maladies du premier âge, lui communiquant la vie par la voix, lui passant la vie par le regard, lui soufflant la vie par la respiration ; il l'aime, une fois, la jette à terre, et, une autre fois, le rebrousse, et la ramasse, tandis qu'un pâle luit montait au front.

Et c'était cette admirable femme qui apprenait près de lui : mère par l'esprit, mère par le cœur, mère par le sacrifice, mère par l'extraordinaire de son amour, mère par la grandeur de sa passion. Pierre lui ressemblait trait pour trait, tant il avait été modelé par elle ; leurs âmes aussi étaient pareilles tant avait été profonde la transition de la jeune femme malade à cette fille, celle qu'il aimait pour son fils. Elle le conduisait à l'école, soit l'idée de l'an allait à l'autre, sans qu'il leur fût besoin de parler. Souvent, il s'asseyait aux pieds de sa mère, tandis que la main délicate de la tendre femme lui caressait les cheveux, tandis que la douce voix lui murmurait d'inoubliables paroles, — et maintenant cet enfant avait dix-neuf ans, il était

fort, viril, courageux, et savait apprécier à leur valeur les choses et les hommes. Brusquement, comme si son œuvre achevée, la mère n'avait plus eu raison de vivre, les forces de sa robuste santé s'étaient affaiblies : elle avait été frappée sûrement, fatallement...

Devant l'approche de la mort, la tendresse de ces deux êtres augmentait de siéculenece.

— Maman, maman, se répétait-il à lui-même, espérant devenir fort à force de redire ce mot.

Et il tournaient autour d'elle, incapable de la quitter une minute. Elle le regardait fixement, mettant tout son amour au fond de ses yeux.

— Comment te sens-tu, maman ?

— Mieux.

— Maman chérie, maman aimée...

Et Pierre cachait sa tête dans les oreilles. Puis, il y avait de longs silences qui l'épuisaient.

— Parle-moi de toi, maman ?

Elle faisait un signe négatif, fermait les yeux, percrait le front, très lasse. Toujours ce pénible sommeil dans lequel la face s'enduisait, les paupières dans demi-baisses, la bouche tordue, le corps inféchi à droite, car le poumon gauche était perdu.

— Maman... murmura le fils, doucement.

Et mame éveillée, elle conservait cette drôlerie des traits, les yeux fixes et vitaux.

— Maman, parle-moi de toi, dis-moi... Quelquefois, quand il la voyait si étrière elle-même, l'âme lointaine, ayant cette in-

différence suprême pour les choses et, estres, ce désintéressement absolu par lequel le mourant semble déjà appartenir à une autre sphère, alors il l'appelait désespérément, d'une voix tremblante, comme le Rédempteur devait appeler Dieu.

Maman ! Maman !

Elle vivait encore. Pierre lui prenait la main et, tout bas, lui parlait comme un enfant, disant qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, qu'elle était sa maman chérie... Elle écoutait, comme ranimée par cette voix émoussée, et respirait mieux, la fièvre était moins forte, et ses traits navaient plus cette suave glace. Mais quand elle échappa des paroles de Pierre, elle disparut, insensante et fatals cette interrogation ; mais, quand on « dis-moi... », vagie et insistante, revenait sur les lèvres de Pierre ; mais quand une ardente curiosité sembla filtrer dans ce qu'il balbutiait, alors elle se renversa en arrière, fermait les yeux, détournait la tête, comme cherchant à se dégager de l'engourdissement et à assécher désemparé après par un instant égotiste ou un sentiment affectueux, il insistait sur ce « dis-moi... », un génitissime échappait de cette poitrine opprimee — le gémissement d'une âme mourante, condamnée. Et Pierre se taisait, mortifié et honteux.

* * *

Et pendant des jours, entre cette mère et ce fils qui s'adonnaient entre-entre, sans que ne voulait pas mourir par amour maternel et ce fils qui ne voulait pas la faire mourir par amour filial, se soutint une lutte muette et terrible.

Le secret se dressait entre eux, grand, puis-

sant, féroce ; le secret qui torturait Pierre au chevet de la mourante, tandis qu'il se projigeait dans le mutisme obscur de l'agonie. C'était un combat acharné dans lequel l'âme de l'enfant, échappant toutes sa douleur et toute sa monotonie, dans lequel l'affection était égale, et l'egoisme, affectueux...

Promis au ciel était la lumière, Pierre ?

— Grand Dieu ! tu ne viens plus rien... elle va mourir ! pensa-t-il.

Et alors, prosterné près du lit, abîmé dans son immense douleur, épouvanté de la future solitude, criant, pleurant, s'arrachant les cheveux, sanglotant, la demande qu'il n'avait jamais osé formuler jaillit de son âme :

— Maman chérie, dis-moi que tu me veux, dis-moi que tu me veux, que tu me veux... Si tu me veux encore un peu de bien, dis-moi... Maman, maman, dis-moi le nom de mon père.

Elle avait de grands yeux fixes et ses lèvres s'agitaient péniblement :

— Non, dit-elle, avec la voix pâtieuse des mourants.

Puis, sa tête retomba ; elle poussa trois longs cris, stridents, aigus ; elle tâta vaguement les draps de ses doigts roides ; respira fortement et mourut.

Matilde Seras.

Traduction italienne de Madame Jean Darcy.

La Mode du Gaulois

(30 Août 1903)

Merveilleuse et lourde est toute un rôle assuré dans les élégances de l'été mansarde que a soi. Pour pouvoir les porter on a essayé de faire des choses qui sont à la mode, mais c'est leur assigner un rôle qui ne saurait convenir. Les frêles cheveux de lingerie malencontreusement tirés en arrière se sont dégagés des franges des volants superbes et tout cela comporte beaucoup de mollesse et de tenuïté. Des robes parfumées de roses et aux rubans d'allure égale du bas à laquelle on est revenu.